

George, Susan (1978) *Comment meurt l'autre moitié du monde*. Paris, Robert Laffont, Coll. Réponse-Écologie, 399 p. Appendice, bibl.

Joël Rouffignat

Volume 22, numéro 56, 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021404ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021404ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rouffignat, J. (1978). Compte rendu de [George, Susan (1978) *Comment meurt l'autre moitié du monde*. Paris, Robert Laffont, Coll. Réponse-Écologie, 399 p. Appendice, bibl.] *Cahiers de géographie du Québec*, 22(56), 310–311.
<https://doi.org/10.7202/021404ar>

Tout le contenu du volume se base sur une hypothèse principale, fondamentale:

«(Il y a) une corrélation, ou absence de corrélation, entre la polarisation sociale et la politique étatique. En d'autres mots, en quelle mesure, peut-on dire que la politique urbaine agit sur ce double processus de monopolisation par lequel nous avons caractérisé la structure sociale du CME». (page 235).

Jean Lojkine, dans son analyse des cas concrets, nous fait très bien voir que ces politiques urbaines sont toujours réglées, subordonnées en dernière instance au processus économique du mode de production dominant. D'où les rapports de production nouveaux (monopolisation-prolétarianisation) qui découlent du stade capitaliste actuel (CME) font que l'État s'allie avec la nouvelle fraction dominante de la bourgeoisie (fraction monopoliste) pour assurer son hégémonie sur les autres fractions et classes de la formation sociale. Il s'ensuit que ces politiques urbaines n'ont plus aucun contrôle réel sur l'économie car non seulement elles se bornent à régulariser les contradictions sociales flagrantes, et concentrées dans l'espace urbain, mais elles viennent plutôt amplifier, exacerber ces mêmes contradictions sociales. D'autant plus que ces politiques urbaines s'appuient maintenant sur une contradiction de plus en plus apparente soit celle entre la reproduction du capital et la reproduction de la force de travail (moyens de consommation collective). Lojkine fait d'ailleurs une analyse très approfondie dans ce volume de la problématique actuelle des effets sociaux, spatiaux et économiques entraînés par les politiques urbaines concernant les moyens de consommation collective.

J'ai pensé que pour terminer ce compte rendu il serait important d'indiquer une difficulté au niveau de la compréhension de certains concepts nouveaux du marxisme, tel que la théorie de la suraccumulation-dévalorisation du capital, traitée au chapitre premier. Heureusement l'auteur a semblé s'apercevoir de cette contrainte pour le lecteur, car il place dans ses notes au bas des pages toutes les références appropriées à une meilleure compréhension de ces concepts nouveaux. Donc, cette analyse de l'État et la question urbaine s'avère à mon sens fondamentale pour qui veut approfondir l'analyse des problèmes urbains et de leurs relations aux trois instances économique, politique et idéologique du mode de production capitaliste à son stade actuel du capitalisme monopoliste d'État.

Lyse PELLETIER
Département de Géographie
Université Laval, Québec

GEORGE, Susan (1978) Comment meurt l'autre moitié du monde. Paris, Robert Laffont, Coll. Réponses-Ecologie, 399 p. Appendice, bibl.

L'auteur écrit dans le dernier chapitre de son livre que «sans un certain degré de passion, on ne peut rien écrire qui mérite d'être lu». Cette phrase explique à la fois le titre quelque peu racoleur de cet ouvrage sur la faim dans les pays sous-développés et son style nerveux, souvent mordant.

Dans la première partie de son volume, Susan George se livre à une géographie de la faim et de la surabondance dans le monde, mettant en opposition un monde industrialisé où règne le gaspillage et les pays sous-développés où sévit, chez les ruraux surtout, une malnutrition chronique. Puis dans la seconde partie, elle dénonce ce qu'elle nomme le «mythe de la population» - de la surpopulation devrait-elle dire plutôt - puis, le rôle politique de la bourgeoisie et des technocrates autochtones plus pressés de prendre la relève des anciens coloniaux que de promouvoir un réel développement de leurs pays. Elle réfute également les solutions technologiques proposées par les experts occidentaux pour améliorer la production alimentaire; la trop fameuse révolution verte étant l'une de ses cibles préférées.

Enfin dans la troisième partie, l'auteur examine de façon très critique le rôle des multinationales (de ce qu'il est convenu d'appeler maintenant le complexe agro-alimentaire) et des organismes internationaux, tels la FAO et la Banque mondiale. Dans la quatrième et dernière partie de son ouvrage, Susan George, après avoir situé les limites des actions que peuvent entreprendre les multinationales et les pays sous-développés pour solutionner le problème de la faim, nous invite à contester dans nos propres pays, les politiques du complexe agro-alimentaire.

En fait, pendant les trois premières parties de son ouvrage, l'auteur nous présente une analyse des méthodes de pénétration du capitalisme dans les pays sous-développés. Pénétration qui s'articule sur:

- la soumission idéologique des bourgeoisies locales et de leurs technocrates élevés dans les universités occidentales;

- l'utilisation de la technologie, surtout de la révolution verte, pour transformer le secteur agricole traditionnel, l'intégrer dans le système économique libéral tant au niveau national qu'international et pour permettre la formation d'une classe de paysans moyens plus aptes à fonctionner dans un tel système;

- le contrôle du marché des produits agricoles d'exportation venant des pays sous-développés et des produits alimentaires qui y sont exportés par des multinationales;

- l'utilisation des organismes internationaux d'aide au développement (F.A.O., Banque mondiale B.I.R.D.) par ces multinationales pour planifier et faciliter leur pénétration des économies des pays sous-développés.

Géographiquement, un tel processus d'expansion du capitalisme s'inscrit dans le cadre théorique des relations «centre-périphérie» proposé par Samir Amin. Ces relations génèrent non seulement un développement de plus en plus inégal entre ces deux vastes «régions», mais à l'intérieur même des pays sous-développés, il provoque des déséquilibres régionaux qui vont en s'accroissant.

C'est un livre qui se lit entre les lignes, par delà les critiques acerbes de l'auteur. Il est d'ailleurs dommage que l'édition française n'ait pas repris le sous-titre de l'édition anglaise¹: «Les vraies raisons de la faim dans le monde».

¹ *How the other half dies. The real reasons for world hunger.* Harmondsworth, Penguin Books, 1976.

Joël ROUFFIGNAT
Département de Géographie
Université Laval, Québec

Araucaria, Madrid, Apdo de correos 37062, une nouvelle revue dirigée par Volodia TEILTELBOIN.

Il est bien connu que dans le Chili d'aujourd'hui la culture, l'art et les sciences sociales sont interdits. Cependant on ne peut pas empêcher un peuple de penser. Bien que, comme il est dit dans le numéro 1, le fascisme ait mis l'homme sous l'état de siège et la culture sous le couvre-feu, le peuple et l'intellectualité chiliens ont continué à produire.

La revue *Araucaria*, du Chili, est un fruit de cette volonté inaliénable qu'ont les peuples de ne pas se laisser bâillonner. Ainsi, cette revue a ouvert ses pages aux intellectuels de tous les pays de l'Amérique du Sud qui, à peu d'exceptions près, vivent sous la domination de dictatures fascistes.

Le lecteur trouvera dans cette revue des articles provenant des hommes et des femmes se trouvant dans la première ligne de l'action politique et de la recherche en sciences sociales. Dans le premier numéro, par exemple, on trouve, parmi plusieurs contributions importantes, celles de: Jose Balmes, architecte chilien, doyen de la faculté des beaux-arts de l'Université du Chili au moment du coup d'État; Julio Cortazar, écrivain argentin, l'un des meilleurs de notre époque; Luis Gorvalan, secrétaire général du Parti communiste chilien, sénateur au moment du coup d'État; Hernan Ramirez, historien et géographe, doyen de la faculté de philosophie et éducation de l'Université du Chili au moment du coup d'État. Ces exemples témoignent du niveau et de l'intérêt de la revue.

Cette revue, qui a vu le jour en 1978 et qui compte déjà (en septembre 1978) trois numéros, est destinée à devenir une source d'informations d'une grande richesse pour tous les géographes s'intéressant à l'Amérique Latine et, particulièrement au Chili.

Juan-Luis KLEIN
Département de Géographie
Université Laval, Québec